

Les chercheurs en sciences sociales de l'Orstom : de l'Afrique à l'Amérique latine, leçons d'un itinéraire¹

Bernard SCHLEMMER*

À l'heure où l'Orstom, l'Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération, est amené à réfléchir sur sa géostratégie pour mieux répondre aux exigences de ministères de tutelle devenus plus vigilants quant aux missions qui lui sont confiées, il paraît utile de faire un bilan du premier grand redéploiement auquel il a été procédé dans les années 1970, conduisant certains de ses chercheurs de l'Afrique à l'Amérique latine. Le maintien de liens privilégiés avec l'Afrique s'explique, ne serait-ce que par des considérations historiques qui engagent ; mais en va-t-il de même avec l'Amérique latine ? Comment expliquer, sinon par des raisons également historiques — qui, elles, n'engagent pas —, que ce continent ait, pour l'Orstom, un statut différent de celui de l'Asie ou du monde méditerranéen ? S'il était montré que la recherche orstomienne n'a guère avancé en s'ouvrant à ce territoire, il serait vain de songer à s'étendre encore ailleurs. Mais s'il était prouvé que ce redéploiement géographique fut, de par lui-même, fécond pour une recherche en partenariat telle que l'Orstom la comprend, et heuristique dans la définition de problématiques nouvelles adaptées aux pays en développement, alors il conviendrait de s'interroger sur un nouvel équilibre à atteindre, plus adapté à la carte des Suds, où l'Afrique et l'Amérique latine ne seraient plus pratiquement seules représentées.

L'ORSTOM EN 1974 : UN INSTITUT DE RECHERCHE ESSENTIELLEMENT AFRICANISTE

L'Orstom est, avec le Cirad, l'un des deux établissements publics à caractère scientifique et technique dont dispose la recherche française

* Sociologue, Orstom, département SUD, UR 54, 213, rue La Fayette, 75010 Paris, France.

¹ Cet article est une version développée et remaniée d'une communication présentée au colloque Enlaces, organisé par l'ACASTC (Paris, octobre 1994). Je tiens à remercier, pour leur relecture, R. Waast et J. Gaillard, et surtout J. Peltre-Wurtz, qui s'est livrée à cet exercice de façon exceptionnellement attentive.

pour « mobiliser l'ensemble de la communauté scientifique et universitaire française vers la recherche au service du développement »². Avec environ 1 500 chercheurs, ingénieurs et techniciens répartis dans une trentaine de pays, il est aujourd'hui présent sur tous les continents.

Mais, à l'origine, l'Orstom, dont le sigle se développait en « Office de la recherche scientifique et technique outre-mer », s'il était bien un institut de recherche qui avait vocation de travailler dans les pays de la zone intertropicale, n'en avait pas moins obligation première de travailler dans les pays de l'empire colonial. La géographie de « l'empire » faisait que sa vocation initiale était donc plutôt africaniste, et tout sauf latino-américaine ; il fallut attendre 1961 pour qu'une première mission soit effectuée sur ce continent, en l'occurrence au Brésil, et encore n'était-ce qu'une mission exploratoire. Une seconde incursion aura lieu en 1968, en Bolivie cette fois, mais il faudra attendre 1974 pour que l'Orstom s'investisse plus concrètement dans cette région du monde, soit trente ans après sa création.

C'est donc en Afrique qu'était affecté, en 1974 et au cours des années qui suivirent, l'essentiel de ses chercheurs et c'est dans ce vivier d'africanistes que l'Orstom a puisé les forces nécessaires à son redéploiement géographique.

Pour l'essentiel, bien entendu, ce redéploiement relevait de considérations géopolitiques évidentes : c'était l'époque où plusieurs États africains manifestaient un nationalisme sourcilleux — que justifiaient des pratiques « néo-coloniales » encore largement en usage. Leurs gouvernements ne pouvaient qu'être heurtés par le maintien de ces gros « centres Orstom », laboratoires français établis sur leur territoire où s'effectuaient des recherches qu'ils ne maîtrisaient nullement — quand du moins ils avaient à en connaître. La présence d'un institut de recherche français, puissant, solidement installé, avec ses nombreux chercheurs, était alors de plus en plus mal supportée. Il fallut à tout le moins se faire plus discret et, là où les négociations ne sont pas parvenues à transformer les pratiques et l'image de l'Orstom, l'institut se vit même contraint de fermer ses centres, avec la nécessité de redéployer ailleurs les nombreux chercheurs qui y étaient affectés.

Mais ces considérations ne doivent pas masquer l'existence d'autres phénomènes, d'ordre plus scientifique, et qui poussaient également — au moins dans le domaine des sciences sociales et humaines, auquel nous nous limiterons ici — vers le redéploiement.

² M^{me} Dufourq, ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, aux « journées de septembre » de l'Orstom (le 9 septembre 1995), reprenant le décret de 1984 qui définit les fonctions de l'institut.

LE CHANGEMENT DE PARADIGME

Les sciences sociales et humaines, en effet, sont plus rapidement sensibles aux transformations sociétales : elles sont censées les étudier, sinon même les prévoir ! Ce n'est donc sans doute pas un hasard si cette remise en cause, par les États concernés, du style d'implantation traditionnel de l'Orstom se produisit en même temps que s'amorçait, dans cette partie des sciences sociales spécialisée dans l'étude des situations caractéristiques des pays du Sud, un changement de paradigme :

— on pressentait déjà l'éclatement du tiers-monde, et il devenait clair qu'on ne pouvait plus considérer que les pays nouvellement industrialisés et les pays restés essentiellement ruraux constituaient encore un ensemble homogène ; du même coup, on s'apercevait qu'on n'avait pas su prévoir les modes et les dynamiques d'industrialisation dans des économies que l'on avait cru condamnées à la pauvreté ;

— on découvrait le phénomène des mégalo-poles, qui n'est pas tant lié à la croissance industrielle que, bien davantage, à la croissance démographique ; les analyses classiques de la société rurale, traditionnelle, ne suffisaient plus : le processus d'urbanisation révélait au contraire que c'est une société éclatée, en pleine transformation, qu'il convenait désormais d'analyser ;

— on constatait l'échec des approches économiques ou anthropologiques à rendre compte de populations qui tout à la fois travaillent en usine, mais ne cessent pas pour autant d'appartenir à des réseaux identitaires dont les logiques échappent à celles qui régissent, en Occident, le monde de l'emploi ; c'est toute une sociologie du travail qu'il fallait réinventer ;

— on mesurait l'importance de l'environnement scientifique dans le transfert et la maîtrise des techniques ; une communauté scientifique nationale pouvait-elle prendre le relais, ou les pays en développement étaient-ils condamnés à abandonner la production, et même la maîtrise, du savoir ? Même les indicateurs permettant de dresser un état des lieux n'existaient guère.

Sans doute pourrais-je donner d'autres exemples : autant de nouvelles questions qui exigeaient un redéploiement thématique, un renouvellement des approches — celles-ci entraînant à leur tour le désir de renouveler les terrains.

Mais le fait que l'Orstom ait puisé dans le vivier de ses chercheurs africanistes confirmés ne pouvait pas ne pas influencer — c'est du moins l'hypothèse que j'ai voulu tester ici — les travaux latino-américanistes, et réciproquement : les chercheurs de l'Orstom, formés à l'africanisme, apportaient un regard, un éclairage différent de celui des américanistes de formation, et pouvaient ainsi enrichir la recherche latino-américaine,

comme, en retour, en découvrant un point de vue différent du leur, ils enrichiraient leur propre appréhension des phénomènes qu'ils avaient l'habitude d'étudier.

UNE APPROCHE BIBLIOMÉTRIQUE

Pour tester cette hypothèse, j'ai eu recours à une analyse bibliométrique de la littérature consacrée par l'Orstom à l'un et l'autre continents. Il me faut d'abord m'expliquer sur la construction de ces données. Nous³ avons interrogé la base Horizon, base bibliographique élaborée par le secteur Documentation de l'Orstom et dont la vocation est de recenser systématiquement⁴ tout document édité par cet institut ou publié par ses chercheurs — en cas d'édition Orstom, que le document émane d'un Orstomien ou non ; en cas de publication par un autre éditeur des travaux de chercheurs de l'Orstom, quel que soit le type d'appartenance à l'institut, provisoire ou statutaire, des chercheurs⁵ en question. Dans cette base, nous n'avons traité que les publications de la décennie 1983-1993, en ne retenant que les documents proprement scientifiques : articles publiés dans des revues et ouvrages édités et normalement diffusés au public extérieur (quitte à perdre certains documents pourtant également scientifiques, j'ai choisi d'éliminer délibérément tout ce qui était littérature grise, publications strictement internes, rapports de mission, rapports de convention, etc.). Afin de garder aussi pertinente que possible l'opposition entre un type de recherche Orstom « classique » et un type de recherche correspondant à un changement de terrain radical, j'ai également choisi d'éliminer les documents qui concernaient les Antilles et la Guyane⁶.

Ce sont ainsi 2 126 documents sur l'Afrique et 845 sur l'Amérique latine qui se sont trouvés sélectionnés, se répartissant comme indiqué dans le tableau I.

³ M^{me} C. Athenol et moi-même. Je tiens ici à la remercier chaleureusement pour son appui : sans son aide et sa compétence, sans le temps qu'elle a accepté de consacrer à établir ces données, cet article n'aurait jamais pu voir le jour.

⁴ Telle est du moins son ambition mais, bien entendu, la base ne parvient pas à être totalement exhaustive. Il fallait le signaler, même s'il n'y a guère lieu de penser que cela puisse modifier sensiblement les interprétations que j'ai pu tirer de ses données.

⁵ Administrativement, les chercheurs permanents de l'Orstom peuvent relever de deux statuts : celui des « chercheurs du corps », et celui des « ingénieurs ». Dans cet article, une telle distinction — qui n'a aucune incidence sur le plan de la production scientifique — n'est bien évidemment pas prise en compte.

⁶ Pour la même raison, j'aurais dû éliminer ce qui concernait l'Afrique non francophone ; mais, statistiquement, les résultats n'auraient guère été différents, ces travaux ne représentant que 103 documents, soit moins de 8,5 % de l'ensemble. Il est en outre probable que, si différence il y avait eu, elle aurait encore conforté l'idée défendue ici qu'une modification suffisamment profonde du champ géographique entraîne un renouvellement des approches thématiques.

TABLEAU I
Répartition, en chiffres absolus, des documents traités dans l'échantillon
(représentatifs des publications orstomiennes portant sur l'Afrique
ou sur l'Amérique latine)

	Sur l'Afrique			Sur l'Amérique latine		
	(Co)signés par au moins un Orstomien*	(Co)signés par un ou des non-Orstomiens	Total	(Co)signés par au moins un Orstomien	(Co)signés par un ou des non-Orstomiens	Total
Édités par l'Orstom	659	116	775	205	40	245
Coédités par l'Orstom	0	0	0	79	2	81
Édités hors de l'Orstom	1 351	(sans objet)	1 351	519	(sans objet)	519
Total	2 010	116	2 126	803	42	845

* Rappelons que par « Orstomien » la base entend non pas seulement tout chercheur du corps, mais tout chercheur ayant, au moment de la recherche, un statut quelconque enregistré par le service du personnel.

Du très faible pourcentage des « non-Orstomiens » qui ressort à la lecture de ce tableau (5,3 % du total) ne tirons pas la conclusion hâtive que les chercheurs de cet institut ne copublient pratiquement jamais avec des partenaires : ceux-ci sont le plus souvent engagés temporairement par l'Orstom pour effectuer, en coopération, leurs travaux. Et la similitude du pourcentage de « non-Orstomiens » entre les deux continents (5,5 % pour l'Afrique, 5 % pour l'Amérique latine) ne doit pas tromper non plus : l'analyse bibliométrique montre aussi, nous le verrons plus loin, que les chercheurs orstomiens affectés en Amérique latine ont été marqués par cette expérience. Sur deux points importants, en effet, on va les voir différer sensiblement de leurs collègues restés africanistes. Mais, avant d'aborder ce point, il est sans doute utile de donner une idée du contexte éditorial dans lequel ces publications s'inscrivent.

ÉTAT DES LIEUX D'ÉDITION

Il peut être rassurant — ou inquiétant, selon le point de vue — de constater que l'africanocentrisme qu'on lui reproche parfois n'est pas le privilège de l'Orstom : il s'agit bien d'une tendance lourde de l'édition française. L'échantillon des publications sélectionnées est suffisamment important pour que l'on puisse sans grand risque affirmer que celles-ci auront trouvé l'opportunité de toucher, en France, la totalité — ou la quasi-totalité — des maisons d'édition de littérature scientifique se rapportant aux pays dits en développement (ailleurs, en revanche, il n'est guère possible d'extrapoler : je ne donne les chiffres concernant les pays du Sud et les autres pays du Nord qu'à titre purement informatif). Il apparaît alors que les opportunités de trouver ou

TABLEAU II
Revue publiant des articles d'Orstomiens en sciences sociales
(selon l'échantillon construit)

Nombre d'articles publiés	Articles sur l'Afrique		Articles sur l'Amérique latine	
	Nombre de revues	Nom des principaux éditeurs	Nombre de revues	Nom des principaux éditeurs
<i>France</i> + de 200	1	Orstom	1	<i>Cahiers des Sciences humaines</i>
de 101 à 200	0			
de 51 à 100	0			
de 26 à 50	1	<i>Politique africaine</i>		
de 11 à 25	3	<i>Cahiers d'Études africaines, Cité africaine, Statéco</i>		
de 6 à 10	4	<i>Cahiers de la recherche-développement, Études rurales, Journal des africanistes, Revue Tiers-Monde</i>	2	<i>Revue d'Amérique latine, Revue Tiers-Monde</i>
de 1 à 5	45			
Total France	54		26	
<i>Autres pays du Nord</i>	16		6	
<i>Pays du Sud</i> 11 et plus	0		1	<i>Cultura, Revista del Banco Central del Ecuador</i>
de 6 à 10	1	<i>Études nigérianes</i>	1	<i>Bulletin de l'Institut français d'études andines</i>
de 1 à 5	18		20	

TABLEAU III
Maisons d'édition publiant des ouvrages d'Orstomiens en sciences sociales
(selon l'échantillon construit)

Nombre d'ouvrages publiés	Ouvrages sur l'Afrique		Ouvrages sur l'Amérique latine	
	Nombre d'éditeurs	Nom des principaux éditeurs	Nombre d'éditeurs	Nom des principaux éditeurs
<i>France</i> + de 500	1	Orstom	1	Orstom
de 101 à 500				
de 51 à 100				
de 31 à 50				
de 16 à 30				
de 6 à 15	3	L'Harmattan, Cirad, EDI	26	
de 1 à 5	50			
Total France	56		27	
<i>Autres pays du Nord</i>	21		24	
<i>Pays du Sud</i> + de 50	1	Orstom	1	Orstom
de 11 à 50	20		31	
de 1 à 10				

une revue où faire paraître son article (tabl. II), ou une maison d'édition où publier son ouvrage (tabl. III) ne sont pas du tout les mêmes, tant s'en faut, selon que l'on est africaniste ou que l'on travaille sur l'Amérique latine (à moins de supposer que les mêmes opportunités n'ont pas été saisies de la même façon, les américanistes se repliant frileusement sur quelques éditeurs bien connus : mais une telle hypothèse irait à contre-courant de tout ce que par ailleurs ce travail a pu révéler ; cf. *infra*, « Des pratiques novatrices »). En France, un auteur a un éventail de choix bien plus étendu si son article porte sur l'Afrique que s'il porte sur l'Amérique latine : le nombre de revues susceptibles de l'éditer se monte à un peu plus du double. Et la situation n'est pas différente si l'on regarde les éditeurs des ouvrages et non des articles.

On ne s'étonnera donc pas que les Orstomiens qui travaillent sur l'Amérique latine soient un peu plus nombreux à publier à l'Orstom qu'à l'extérieur, où ils ont du mal à trouver leur place — aussi bien pour leurs articles (67,5 % des cas, alors que la proportion ne s'élève qu'à 62 % pour les africanistes) que pour leurs ouvrages (dans 42,5 % des cas, contre 35 % chez leurs collègues africanistes).

DES PRATIQUES NOVATRICES

S'il n'y a guère de différence visible quant au choix du lieu de publication, on en perçoit une qui concerne sans doute la collaboration avec les collègues des pays du Sud. On compte en effet, de façon assez nette, davantage de publications éditées sur place, en Amérique latine, qu'il n'y en a en Afrique (tabl. IV) ; et, surtout, on y rencontre davantage de cosignatures d'ouvrages et de publications collectives (tabl. V). Est-ce que, découvrant des partenaires auxquels se confronter, les Orstomiens nouvellement affectés en Amérique latine ont tendance à travailler de façon moins autonome, individuelle et euro-péo-centrique ?

TABLEAU IV
Publications orstomiennes de sciences sociales, en pourcentage par éditeurs
(selon l'échantillon construit)

Éditeurs	Publications sur l'Afrique		Publications sur l'Amérique latine	
En France	84,5		59,5	
dont Orstom		60,5		43,0
dont autres		24,0		16,5
Dans d'autres pays du Nord	2,5		1,0	
Dans les pays du Sud	13,0		39,5	
dont Orstom		6,0		22,0
dont autres		7,0		17,5
Total	100		100	

TABLEAU V
Répartition des documents d'Orstomiens en sciences sociales (en %) en fonction du type plus ou moins collectif de la publication (selon l'échantillon construit)

	Afrique	Amérique latine
Documents correspondant à des signatures individuelles	72,8	59,7
Documents correspondant à des signatures collectives	27,2	40,3
dont articles cosignés	26,1	36,7
dont ouvrages en cosignature	0,8	2,5
dont ouvrages collectifs (plus de 5 cosignatures)	0,3	1,1

On objectera à juste titre que, puisque l'on trouve moins de revues scientifiques où se faire publier en Afrique qu'en Amérique latine et, surtout — nous l'avons déjà noté —, moins de collègues avec qui collaborer, il n'y a pas là de quoi s'étonner.

Précisons cependant que, parmi ces publications de sciences sociales portant sur l'Afrique ou sur l'Amérique latine, le pourcentage de celles éditées à l'Orstom est pratiquement le même, dès lors que l'on additionne l'édition française à celles réalisées outre-mer (66,5 % contre 65 %) ; et l'on se réjouit de pouvoir montrer que le pourcentage d'auteurs qui, n'appartenant pas à l'Orstom, sont publiés par l'institut est presque rigoureusement le même (7,91 % des cas en Afrique, et 7,49 % en Amérique latine) : en offrant aux chercheurs des pays du Sud un réel accès à la publication scientifique, il apparaît que l'Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération, et ses chercheurs, répond assez efficacement à sa mission de partenariat. Cela semble aussi vrai en Afrique qu'en Amérique latine, malgré les difficultés liées dans le premier cas à la faiblesse de l'infrastructure éditoriale.

S'il est donc difficile, à partir de ces données, de conclure sans ambages à des pratiques différentes de collaboration, l'attitude plus novatrice des Orstomiens anciennement africanistes et confrontés au nouveau terrain de l'Amérique latine se révèle nettement dans les thématiques abordées. Certains champs constituent la pratique traditionnelle de l'Orstom, son « savoir-faire » et sa spécificité (citons, à titre de simple illustration, l'étude des projets de développement, des systèmes de production agricoles ou pastoraux, ou des systèmes fonciers...). D'autres ne sont guère apparus que depuis les années 1970 (les problèmes liés à l'urbanisation, l'étude du secteur informel...) ou suite à la réforme de 1983 (les politiques d'éducation, la sociologie des sciences...). Pour traiter ces nouveaux thèmes de recherche, les compétences étaient quasi inexistantes, et les chercheurs qui s'y sont investis ont pratiqué une véritable reconversion (à côté de quelques recrutements spécifiques effectués depuis 1983).

Les descripteurs utilisés par la base bibliographique Horizon pour coder les champs disciplinaires des ouvrages répertoriés permettent — c'est du moins le postulat sur lequel j'ai ici travaillé — de différencier les documents publiés par les Orstomiens :

— en regroupant ensemble les rubriques du chapitre « Sciences économiques et sociales » du plan de classement de la base qui paraissent correspondre à ces domaines novateurs pour l'Orstom (« relations économiques internationales », « finances internationales », « secteur minier et énergie », « industrie », « commerce, tourisme, services », « transports », « entreprises », « secteur informel », « artisanat », « travail, politiques de l'emploi », « sociologie du travail », « urbanisation », « aménagement urbain », « politique urbaine », « foncier urbain », « habitat », « logement », « éducation », « sciences politiques », « vie politique », « relations internationales », « défense, armement », « droit, législation », « droits de l'homme », « politique scientifique et sociologie de la science », « technologie, transferts de technologie ») ;

— en regroupant ensemble les rubriques qui semblent relever d'une approche plus classiquement orstomienne (« économies nationales », « développement », « politiques de développement », « projets de développement », « planification, aménagement du territoire », « foncier », « agriculture, systèmes de production, machinisme agricole », « filières de produits agricoles », « socio-économie de l'élevage », « milieu rural, sociologie rurale, systèmes agraires, foncier rural », « politiques agricoles, développement rural », « systèmes alimentaires », « impact socio-économique des aménagements hydro-agricoles, socio-économie des pêches ») et les mots-clés pour lesquels il est difficile de se prononcer (« démographie », « population », « famille », « planification de la famille », « migrations », « théories en sociologie ou en anthropologie », « études générales en sciences sociales », « anthropologie », « croyance et magie », « structures sociales, mouvements sociaux », « comportements et pratiques sociales », « politiques sociales, problèmes sociaux », « archéologie », « histoire », « linguistique », « religions universelles », « art, muséologie », « sociologie et anthropologie de la santé », « éducation sanitaire », « politiques de la santé », « sciences économiques », « revenu, salaire, pouvoir d'achat »).

Il ressort nettement que les thèmes novateurs pour l'institut sont mieux représentés dans les recherches que les Orstomiens conduisent en Amérique latine que dans celles qu'ils mènent en Afrique (tabl. VI).

Ces résultats sont confortés par les tableaux VII et VIII, que nous avons pu dresser grâce aux mots-clés utilisés pour préciser le contenu des documents référencés par la base Horizon. Dans l'index, nous avons retenu les trente mots-clés qui apparaissent le plus souvent dans les documents concernant l'Afrique, ainsi constituée en « sous-base », et

les trente qui ont le plus d'occurrences dans les documents concernant l'Amérique latine, autre sous-base. Dans le premier cas, les mots-clés ayant le plus grand nombre d'occurrences représentent 18,14 % de la sous-base « Afrique », et dans le second cas 18,34 % de la sous-base « Amérique latine ». On voit qu'ils sont très également représentatifs de leur sous-base respective, et se prêtent ainsi parfaitement à la comparaison.

L'ensemble des mots-clés sélectionnés pour les deux sous-bases ne comprend pas 60 termes (30 + 30), mais 46 : en effet, 14 sont représentés dans l'une et l'autre des sous-bases, avec des différences de fréquence, certes, mais qu'on est en droit de considérer comme non significatives (tabl. VII).

On ne s'étonnera pas de trouver là une dominante de mots-clés très généraux, décrivant soit le type des données (« enquête », « méthodologie », « histoire », « données statistiques », « études de cas »), soit la nature de ces données, mais décrite alors en termes extrêmement englobants (« ville », « milieu urbain », « système de production », « femme », « secteur informel », « urbanisation », « développement rural », « projet de développement », « archéologie »).

En revanche, nous disposons de seize mots-clés qui sont propres à la sous-base « Afrique » et qui ne font pas partie des trente mots-clés les plus souvent cités dans la sous-base « Amérique latine » ; réciproquement, il se trouve que le nombre de mots-clés strictement spécifiques à la sous-base « Amérique latine » est également de seize (tabl. VIII).

On peut alors dessiner les deux cartes thématiques spécifiques à ces deux sous-bases, et il apparaît bien qu'elles sont assez contrastées : il me semble significatif que la sous-base « Afrique » comporte encore nombre de ces mots-clés très généraux que l'on a vus dans le tableau précédent (« société traditionnelle », « changement social », « anthropologie », « milieu rural », « pouvoir », « migration », « rapports sociaux », « linguistique ») et qui pourraient certes s'appliquer également à l'Amérique latine — comme à n'importe quelle partie du monde — mais dont l'énumération évoque bien l'approche socio-économique et ruraliste qui fut — et reste — la caractéristique des sciences sociales de l'Orstom. Et les quelques mots-clés qui définissent plus précisément leur objet (« économie de plantation », « histoire du peuplement », « État », « intervention de l'État », « pêche artisanale », « culture vivrière », « famille » — mis à part, peut-être, « emploi ») renforcent encore cette image.

À l'inverse, la sous-base « Amérique latine » n'offre plus que six mots-clés « passe-partout » (« paysannerie », « production agricole », « foncier rural », « politiques agricoles », « systèmes agraires » et « développement économique ») ; elle présente plus volontiers soit des

TABLEAU VI
Publications classées selon les champs disciplinaires (en %)
(selon l'échantillon construit)

	Afrique	Amérique latine
Champs traditionnels pour l'Orstom, ou non discriminables	64,5	50
Champs novateurs pour l'Orstom	35,5	50
Total	100	100

TABLEAU VII
Fréquence d'apparition (en %) des mots-clés communs aux sous-bases « Afrique »
et « Amérique latine » (selon l'échantillon construit)

	Afrique	Amérique latine	Ensemble
Enquête	8,37	4,19	6,28
Ville	3,90	7,90	5,90
Méthodologie	5,76	5,23	5,50
Milieu urbain	5,23	5,34	5,28
Système de production	3,52	5,57	4,55
Femme	5,47	2,79	4,13
Secteur informel	4,23	2,67	3,45
Histoire	3,85	2,55	3,20
Données statistiques	3,00	3,25	3,12
Étude de cas	3,33	2,79	3,06
Urbanisation	2,14	3,14	2,64
Développement rural	2,71	2,55	2,63
Projet de développement	3,00	2,21	2,61
Archéologie	2,47	2,32	2,39
Total	56,98	52,50	54,74

TABLEAU VIII
Fréquence d'apparition des mots-clés spécifiques aux sous-bases « Afrique »
et « Amérique latine » (selon l'échantillon construit)

Afrique	Fréquence (%)	Amérique latine	Fréquence (%)
Société traditionnelle	4,85	Colonisation agricole	5,11
Changement social	3,19	Infographie	5,11
Anthropologie	3,14	Croissance urbaine	3,37
Milieu rural	3,09	Réforme agraire	3,14
Économie de plantation	2,76	Paysannerie	3,02
Pouvoir	2,66	Production agricole	2,90
Emploi	2,62	Croissance démographique	2,67
Migration	2,47	Foncier rural	2,67
Histoire du peuplement	2,43	Politiques agricoles	2,55
État	2,38	Conflit foncier	2,44
Intervention de l'État	2,38	Frontière agricole	2,44
Rapports sociaux	2,28	Populations urbaines	2,44
Pêche artisanale	2,28	Propriété foncière	2,44
Culture vivrière	2,24	Ségrégation	2,44
Famille	2,14	Systèmes agraires	2,44
Linguistique	2,09	Développement économique	2,32
Total	43,02	Total	47,50

mots-clés également généraux, mais correspondant plus souvent à des méthodologies bien spécifiées et plutôt novatrices (« infographie », « croissance urbaine », « croissance démographique »), soit des mots-clés renvoyant à des champs plus précisément définis (« colonisation agricole », « réforme agraire », « conflit foncier », « frontière agricole », « populations urbaines », « propriétés foncières », « ségrégation »). Le changement de terrain semble bien, si l'on en juge par la production scientifique qui en a résulté, avoir favorisé l'élargissement des problématiques.

DES AFRICANISTES EN *TERRA INCOGNITA*

Pour le vérifier, j'ai également procédé à des entretiens en profondeur auprès d'un certain nombre de ces chercheurs en sciences sociales de l'Orstom qui ont fait le trajet de l'Afrique vers l'Amérique latine (sur une population estimée à une trentaine de chercheurs, quatorze entretiens semi-directifs, d'environ une heure chacun, ont permis à ces collègues d'exprimer l'essentiel de leurs réflexions sur cette expérience).

Le plus frappant — tous les chercheurs interrogés l'ont mentionné, sans exception aucune, et généralement dès le début de l'interview — fut le fait d'effectuer leurs recherches dans un pays où travaillent déjà des chercheurs nationaux nombreux et compétents. Non qu'il n'y ait pas de chercheurs africains en Afrique, bien entendu ! Mais l'infrastructure et les capacités scientifiques sont sans commune mesure : en fait, et sauf exception trop rare, le chercheur orstomien affecté en Afrique — même s'il effectue sa recherche en partenariat, comme c'est désormais la règle — a toujours été condamné à travailler de façon plus ou moins solitaire, dans sa réflexion théorique, faute de trouver suffisamment de partenaires spécialisés sur son thème (et/ou sur son terrain) pour assurer ces échanges, ce regard critique, croisé, qui sont pourtant reconnus comme une condition de l'activité de recherche. Il ne retrouve généralement à se confronter à une plus large communauté scientifique qu'à son retour de terrain, alors qu'en Amérique latine il est quasiment en permanence plongé dans un milieu de recherche, ou au moins d'enseignement, qui le soumet sans cesse à ce questionnement — pour ne pas dire, parfois, à cette contestation — qui le force à mieux définir et clarifier sa problématique, à tenter de la rendre toujours plus adéquate à son objet.

Tous les chercheurs interrogés, là encore sans exception, nuancent cette appréciation positive de la recherche latino-américaine en lui adressant une critique unanime : le *travail de terrain* y est une activité sinon totalement méconnue, du moins fort peu pratiquée. Certes, cela se conçoit :

la plupart des chercheurs « nationaux », comme on les appelle à l'Orstom, ont des contraintes budgétaires telles que le terrain peut leur paraître un luxe : seuls le dépouillement et l'interprétation de données déjà recueillies par d'autres leur semblent compatibles avec la nécessité de mener leur travail de recherche — rarement subventionné en tant que tel — en parallèle avec un travail plus directement rémunérateur (qu'il s'agisse de dispenser un enseignement universitaire — ce qui reste proche de leurs préoccupations scientifiques — ou qu'il s'agisse, comme c'est souvent le cas, de toute autre activité professionnelle). Mais les contraintes budgétaires des chercheurs africains ne sont pas moindres, bien au contraire, et pourtant ceux-ci n'avaient pas semblé, aux collègues de l'Orstom qui avaient eu l'occasion de travailler avec eux, aussi peu enclins à « faire du terrain » que les partenaires avec lesquels ils collaborent désormais en Amérique latine.

Une autre critique, sans doute connexe de la précédente, est également très largement partagée par les africanistes orstomiens débarqués en Amérique latine : la formation reçue par leurs collègues latino-américains leur paraît subir à l'excès une double influence, celle d'un marxisme encore terriblement doctrinaire, d'une part, et celle des méthodes quantitatives nord-américaines d'autre part — ce qui n'est contradictoire qu'en apparence. En caricaturant, disons que les faits — ceux-là mêmes dont pourtant Lénine, auquel se réfèrent si facilement les partenaires d'Amérique latine, rappelait à juste titre combien ils pouvaient être têtus ! — sont surtout sollicités pour *illustrer* un discours théorique théoriquement correct, et volontiers malmenés, voire écartés, lorsqu'ils ne s'y adaptent pas spontanément ; d'autant qu'une certaine forme de terrorisme intellectuel a vite fait de condamner quiconque oserait remettre en question, les conclusions d'une recherche, pour peu que celles-ci dénoncent une situation économique ou sociale scandaleuse. La critique des données — de la méthode de collecte ou de leur traitement — est volontiers confondue avec la critique de la critique sociale qu'elles sont censées appuyer, avec l'approbation d'une situation dont on est convaincu (sur un autre plan) qu'elle doit en effet être dénoncée. Les méthodes quantitativistes, finalement, s'adaptent assez bien à (s'accommodent volontiers de) ce procédé, puisque l'importance accordée à *comment* on mesure tendrait à devenir plus grande que l'interrogation portée sur *ce que* l'on mesure. La pratique du terrain, au contraire, est perçue par les Orstomiens comme une efficace prévention contre de telles tentations. Si elle ne contredit pas l'approche hypothético-déductive que constitue le matérialisme historique, elle facilite cependant la lutte contre sa dérive théoriciste. Mais c'est là tout un débat, qui échappe aux limites de cette communication.

DES APPORTS RÉCIPROQUES

L'apport essentiel de l'Orstom, on ne s'en étonnera donc pas, réside d'abord, au dire de ses promoteurs, dans sa pratique de terrain, et dans sa recherche de longue durée. Même s'il est vrai que la volonté de l'institut — répondre toujours mieux aux exigences du partenariat — fait que la formation à la recherche prend, en Afrique comme en Amérique latine, de plus en plus d'importance (au point que certains chercheurs se plaignent de ne plus avoir le temps de se consacrer à leur programme), les activités d'enseignement ne sont qu'un complément, une contrepartie accordée en formation au pays qui accepte d'accueillir la recherche. Il n'en reste pas moins que l'Orstom a le privilège de pouvoir « donner du temps au temps » : un programme de recherche y dure rarement moins de deux à trois ans, voire davantage, et l'essentiel de l'activité des chercheurs y reste consacré. Un tel privilège implique des moyens, bien entendu, que le pays hôte a généralement du mal à offrir à ses propres chercheurs ; mais l'effet d'exemple créé ici la demande, et les collègues latino-américains réalisent, au contact des Orstomiens — et des résultats concrets auxquels leurs études aboutissent, et qui, parfois, renouvellent les problématiques — l'importance de ce temps (temps pour la recherche, y compris temps pour la collecte) qui leur fait défaut et dont, jusqu'alors, ils éprouvaient moins le manque.

Un autre apport est également revendiqué par les Orstomiens interrogés : ils ont démontré, dans leur pratique de travail, ce que peut avoir d'heuristique la prise en compte de la dimension *historique* des phénomènes. Leur expérience africaine les a amenés à ne jamais considérer aucune situation comme pouvant être le seul résultat des transformations économiques ou sociales qui lui sont concomitantes ou qui l'ont immédiatement précédée, mais devant toujours être re-située dans une certaine profondeur historique ; à l'inverse, l'Amérique latine semble souvent (paradoxalement ! si l'on songe à l'importance des vestiges d'un passé difficile à oublier, et dont le mythe au moins est toujours bien présent) vécue comme une terre vierge, où s'inscriraient des événements totalement hétérogènes les uns aux autres, en une suite de vagues brutales, successives, la dernière recouvrant et annihilant totalement la précédente. Pourquoi interroger un passé qui semble si lointain, alors que le présent semble devoir si peu à ce qui l'a localement, autrefois, précédé ? Or, justement, certaines recherches conduites par des Orstomiens (en Équateur, notamment) ont pu montrer que cela valait la peine.

Plus généralement — mais dans le même ordre d'idées, me semble-t-il —, l'habitude, en Afrique, de travailler dans des « centres Orstom », où ils côtoient facilement des collègues de disciplines voisines, conduit

les Orstomiens à ouvrir leurs interrogations au-delà des strictes limites du champ disciplinaire qui leur est propre. Là encore, à l'opposé de la tradition latino-américaine (et là encore, bien entendu, il y a des exceptions, de part et d'autre), le chercheur orstomien a du mal à envisager qu'une recherche puisse ne pas prendre en compte, au moins par certains aspects, les approches à la fois sociologiques et anthropologiques, économiques et historiques ; impossible par exemple d'étudier un groupe de chasseurs-cueilleurs sous le seul aspect de son système de parenté, sans chercher à savoir comment ce groupe s'insère dans un système économique dominant avec lequel il est, ou non, obligé d'échanger, sans vouloir comprendre comment ces deux systèmes s'articulent, et sans rechercher les conditions de leur implantation.

Réciproquement, la découverte du monde latino-américain, et du type de questionnement pratiqué par ses chercheurs, a entraîné un certain nombre d'utiles remises en cause chez les Orstomiens.

En particulier, les analyses économiques qui semblaient si bien fonctionner en Afrique (mais fonctionnaient-elles vraiment si bien ?) font ici la preuve de leurs insuffisances : il est clair que, en Amérique latine, jouent d'autres déterminants, au moins aussi efficaces, et que, par exemple, l'analyse du politique, des rapports de dépendance personnels masquant et doublant les rapports sociaux — et non simplement des rapports de *production*, improprement analysés comme rapports sociaux — doit impérativement être conduite, en même temps qu'une analyse en termes plus classiquement économistes. Ce qui frappe le chercheur orstomien qui arrive d'Afrique, c'est la tendance de son collègue latino-américain à tout expliquer par le politique ou le religieux, avant qu'il ne découvre lui-même que le politique, en effet, « s'imisce » partout.

La confrontation avec ce nouveau terrain et, surtout, avec le regard différent que les collègues latino-américains posent sur lui a également porté vers une autre remise en cause d'importance : celle de la grande échelle, si largement pratiquée en Afrique. Là-bas, la notion de terroir, tellement enracinée dans la réalité sociale, semblait l'imposer toujours — et parfois à tort. Ici, la notion de terroir n'a pas toujours de sens, les populations, pour la plupart, paraissant être souvent prises dans un mouvement migratoire perpétuel, qui interdit tout ancrage à la terre ; il n'y a pas véritablement, nous a-t-on dit, de « terre des ancêtres » — cette notion tellement importante en Afrique —, pas d'alliance par le foncier (ou bien n'y en a-t-il plus, les conquêtes espagnole et portugaise ayant ici radicalement bouleversé la donne ; les paysans indiens tentent toujours de prouver que telle ou telle terre leur appartient, au grand dam des gros propriétaires). Dans ces conditions, on s'explique que la grande échelle semble n'avoir guère d'adeptes.

À l'inverse, la découverte, pour les Orstomiens, de la petite échelle leur a permis de réaliser que des phénomènes qui leur paraissaient jusqu'à là incompréhensibles, parce qu'analysés au niveau local, prenaient sens et clarté dès lors qu'on multipliait et confrontait les analyses au niveau macro-régional. C'est ce que l'un des chercheurs interviewés, E. Fauroux, appelle joliment « l'effet-puzzle » : la découverte que des observations qui, prises isolément, sont incompréhensibles prennent sens si l'on multiplie les lieux où les constater, en les confrontant les unes aux autres jusqu'à trouver comment les adapter, à l'instar des pièces d'un puzzle.

C'est sans doute ce même phénomène — le sentiment que le « terroir » n'est pas ici un concept pertinent, que la « communauté villageoise », quand elle existe, n'est pas suffisamment enracinée dans une configuration sociale stable, de grande profondeur historique et se reproduisant de façon continue pour constituer la bonne unité d'observation — qui explique l'avance considérable des socio-anthropologues américanistes dans l'analyse économique de la distribution et de la circulation, alors que les africanistes sont restés plus attachés à celle, plus classique, de la production.

Cela ne veut évidemment pas dire que les Orstomiens demeurés en Afrique soient restés cramponnés à leurs études de terroirs et aux approches socio-économistes des années 1960 ! D'autant qu'une autre explication est sans doute tout aussi valable : nombre des Orstomiens des sciences sociales qui ont migré en Amérique latine étaient de jeunes chercheurs, dont les premières recherches effectuées en Afrique se voyaient imposer et le rural comme milieu, et le terroir comme échelle. S'ils étaient restés en Afrique, ils n'en auraient pas moins pris conscience de la nécessité d'élargir leur propos, comme ont su d'ailleurs le faire leurs collègues demeurés sur ce continent. Encore une fois, rappelons que le redéploiement géographique s'est fait de pair avec un redéploiement thématique, lequel a bel et bien eu lieu partout.

Mais le fait d'être confronté à un terrain nouveau, à de nouvelles approches et à d'autres formes de partenariat permet d'approfondir le questionnement, d'élargir le champ de vision, et de renforcer ainsi la pertinence des recherches en sciences sociales menées par l'Orstom au Sud, ou plutôt dans les Suds. Nous pensons l'avoir montré pour ceux qui sont partis d'Afrique pour travailler en Amérique latine, mais il en va et il en ira sans doute de même pour les chercheurs qui ont ouvert ou ouvriront d'autres terrains de recherche, dans les mondes bien contrastés que sont l'Asie du Sud-Est et le Sud méditerranéen.